

lectures des romans grecs qui prend véritablement en compte les particularités de chacun. C'est une enquête à la fois sensible et extrêmement informée qui renouvelle de manière radicale la lecture de ce corpus, en dépit des nombreuses études dont il a fait l'objet depuis une trentaine d'années. L'ouvrage de K. De Temmerman fait progresser de manière décisive notre connaissance du roman et devrait marquer définitivement ce champ d'étude.

Christophe CUSSET

Volker GRIEB & Clemens KOEHN (Ed.), *Polybios und seine Historien*. Herausgegeben von V. Gr. und Cl. K. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 24,5 x 17,5 cm, 359 p., 3 ill. Prix : 64 €. ISBN 978-3-515-10477-7.

Le volume édité par Volker Grieb et Clemens Koehn, tiré d'un colloque éponyme organisé à l'Université Helmut-Schmidt de Hambourg en 2010, explore, à travers une quinzaine de contributions, les grandes thématiques des recherches sur Polybe, avec une volonté particulière de replacer les *Histoires* dans leur contexte historique et culturel, celui de la période hellénistique et de la montée en puissance de Rome ; réciproquement, il s'agit de voir ce que cette œuvre peut apporter aux études consacrées à cette période, que ce soit dans les domaines politique, militaire, économique, artistique, philosophique ou religieux. Hans Kloft revient tout d'abord sur la notion d'histoire universelle chez Polybe et procède à quelques mises au point sur ses caractéristiques et termes corollaires (*καθολική, σωματοειδής, συμπλοκή, πράγματα, καθ'ἕκαστον*), en comparant cette conception à celle des historiens du XVIII<sup>e</sup> siècle (en particulier, Friedrich Schiller). Andreas Mehl s'intéresse à la problématique des suites des œuvres historiques, et plus précisément de celles conçues en fonction d'un but ou d'une fin chronologique précise. Après avoir cité différents cas similaires (notamment celui de l'œuvre historique de Caton l'Ancien), il aborde le cas des *Histoires*, de leur deux préfaces (livres I et III), et de leur poursuite au-delà du terme annoncé : Polybe aurait continué son œuvre au-delà de 168, jusqu'en 146 av. J.-C., afin de respecter l'ambition initiale de montrer comment Rome est parvenue à la domination de l'*οἰκουμένη*. Helmut Halfmann offre une contribution consacrée aux rapports entre Tite-Live et Polybe, mais se contente de contraster les deux œuvres et leurs auteurs, en donnant l'avantage à l'historien grec, même si celui-ci n'est pas exempt de tout reproche. Josef Wiesehöfer s'interroge sur l'origine de la théorie de la succession des empires et sur le rôle joué par Polybe dans la fortune de cette idée dans l'Antiquité. À la base de cette réflexion, il discute longuement de la position du fragment du *De annis populi Romani* d'Aemilius Sura, tiré de Velleius Paterculus (I, 6, 6). Jürgen Deiniger livre l'une des vastes enquêtes de ce volume, consacrée à la notion de *Τύχη* (« Fortune », « hasard ») chez Polybe : il examine les passages majeurs pour la compréhension de ce concept, étudie la manière dont il s'exprime dans le vocabulaire de l'historien grec et critique les interprétations modernes (K. Ziegler, F. W. Walbank, A. Roveri, P. Pédech, Br. McGing, L. I. Hau). Si la tâche principale de l'historien est de rechercher les causes (*αίτια*) des actions (*πράγματα*), essentiellement humaines, la *Τύχη* représente la part irréductible d'événements dont la cause n'est pas identifiable selon les mêmes méthodes, qui sortent du champ de l'histoire, mais dont l'historien doit néanmoins tenir et rendre compte. Il est regrettable que cet

article ait été achevé avant la parution de l'ouvrage de Félix Maier (« *Überall mit dem Unwarteten rechnen* ». *Die Kontingenz historischer Prozesse bei Polybios*, Munich, 2012), qui recoupe largement ce parcours et dont les vues sont très proches. Frank Daubner dévoile les caractéristiques et fonctions des descriptions géographiques dans l'œuvre de Polybe : celles-ci ne sont pas une fin en elles-mêmes, mais constituent plutôt une aide à la compréhension (principalement, d'événements militaires). Burkhard Meißner montre sous différents angles (surtout lexicographiques) toute la prégnance de la dimension militaire des *Histoires* : importance relative et technicité du vocabulaire lié à la guerre, *exempla*, digressions et critiques directes des stratégies adoptées ; c'est dans la compréhension et l'interprétation des événements militaires que s'exprime le mieux l'étiologie développée par Polybe, intégrant la logique des traités techniques, mais aussi le rôle de la contingence. Dans l'arsenal de moyens déployés, on retiendra en particulier la possibilité d'établir des recoupements précis avec les traités tactiques conservés et de dégager de véritables *topoi* tactiques à l'usage des futurs chefs de guerre. Clemens Koehn compare la langue de Polybe et celle des inscriptions et remet en question l'idée d'un « style de chancellerie ». Toutefois, il montre que certains recoupements sont possibles entre les usages techniques et celui des *Histoires* à travers l'exemple du terme *στήλη*. Volker Grieb livre une analyse détaillée de la notion de démocratie chez Polybe, en s'interrogeant plus spécialement sur l'expression *ἀληθινὴ δημοκρατία*. Il révèle que Polybe utilise cette expression, dont il ne donne pas de définition précise, pour souligner ses propres préférences en matière de constitution : l'historien fait ainsi une présentation tendancieuse des différents gouvernements, met en avant ses modèles (la confédération achéenne et Rome), soutient des conceptions aristocratiques et une certaine méfiance à l'égard d'un pouvoir laissé à la masse du peuple. Linda-Marie Günther étudie les relations diplomatiques et inter-étatiques en Grèce au travers de l'œuvre de Polybe et montre qu'elles se construisent sur le modèle des relations privées et généralement grâce à des amitiés personnelles. Boris Dreyer se penche sur la représentation que Polybe donne des grandes monarchies hellénistiques : contrairement à l'idée fataliste selon laquelle les Romains l'auraient emporté grâce à la *Τύχη*, l'historien grec, en s'appuyant sur des sources de première main, décortique la personnalité, les qualités et les intentions des souverains contemporains et surtout leur capacité à les suivre, non sans quelques sympathies et jugements moraux. Martin Tombrägel rappelle que Polybe porte peu d'intérêt à l'art de son temps et ne livre que de rares informations, si ce n'est au travers des destructions, qui servent à blâmer leurs auteurs ; il confronte les données fournies par Polybe sur la destruction de sa propre cité de Mégalopolis aux découvertes archéologiques et outre les objectifs de l'œuvre et le public visé, émet l'hypothèse que le vécu de l'historien serait à l'origine d'une vision négative de l'art. Alain Bresson tente d'engager avec l'historien grec un dialogue critique sur l'économie, mais montre que comparativement à Thucydide, le Mégalopolitain manque parfois de fournir au lecteur des informations de cet ordre, et qu'alors qu'il a conscience de l'importance de l'économie et de certains de ses mécanismes, il en garde une vision conservatrice et s'interroge peu sur les facteurs de la prospérité : son œuvre est avant tout une histoire politique et militaire où les ressources économiques sont des données liées à la *φύσις* ; ce qui importe est la manière dont on les exploite. Peter Scholz se penche sur la place et l'influence de l'un ou l'autre courant

philosophique dans l'œuvre de Polybe. Ce dernier se donne avant tout à voir comme un membre de l'élite cultivée de son temps et le produit d'une certaine éducation dominée par la rhétorique et la philosophie. Dès lors, sans que l'on puisse rattacher l'historien grec à un courant précis, certaines des vues qu'il exprime sont en accord avec les idées et le vocabulaire des philosophes, en particulier avec la seconde génération des penseurs de la Stoa (Diogène, Panaitios), qui, selon Scholtz, tournent les réflexions de leur école vers l'utile et l'action politique. Enfin, Wolfgang Spickermann, en examinant l'emploi des termes *δεισιδαιμονία* (« crainte superstitieuse des dieux ») et *ἀσέβεια* (« impiété », « outrage envers les dieux »), le regard porté par Polybe sur les pratiques religieuses des différents peuples, mais aussi les traces de la propre activité de l'auteur dans ce domaine, décèle chez lui, au-delà de la position rationnelle et distanciée de l'écrivain, une forme d'attitude religieuse, s'apparentant à une religion civique, en accord avec l'idée de la religion comme moyen de contrôle social. Au final, le volume offre un parcours bigarré oscillant entre les rappels et synthèses utiles au lecteur novice, les études de fond originales adressées aux spécialistes et celles consacrées à des domaines où en raison des intentions mêmes de son œuvre, Polybe est un témoin, certes privilégié, mais aussi parfois peu loquace et soucieux de persuasion, à une époque charnière dans l'histoire du monde.

Benoît SANS

Michel CASEVITZ et Anne JACQUEMIN, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Tome V. Livre V. Livre des îles*. Texte établi et traduit par M.C., présenté et commenté par A.J. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. LI-376 p. en partie doubles, 2 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 516). Prix : 63 €. ISBN 978-2-251-00600-0.

L'édition et la traduction du cinquième livre de Diodore de Sicile, établies par Michel Casevitz et encadrées par l'introduction et les commentaires d'Anne Jacquemin, constituent le septième volume de la série consacrée à la partie conservée intégralement de l'immense *Bibliothèque historique*. L'édition s'appuie sur quatre manuscrits, tous postérieurs au IX<sup>e</sup> siècle, qui remontent à un seul archétype, soit directement (le Neapolitanus suppl. gr. 74), soit indirectement (le Vaticanus gr. 130 – le seul qui contienne le texte dans sa totalité –, le Vaticanus gr. 996 et le Laurentianus 70, 1) ; elle tient compte également de la traduction latine de Poggio Bracciolini, dans la mesure où celle-ci s'appuie sur un texte grec différent des sources manuscrites parvenues jusqu'à nous. La traduction française est, comme à l'accoutumée, précise et élégante. De leur côté, l'introduction générale et le commentaire sont le fruit d'une bonne connaissance du dossier et s'appuient sur une érudition qui n'est jamais pesante. Le V<sup>e</sup> livre de Diodore est présenté par son auteur comme un insulaire (*νησιότης*), ce qui fait son originalité et ce que confirme par ailleurs la plus grande partie de son contenu : y figurent en effet les îles méditerranéennes (en majorité) et des îles océanes avec lesquelles le monde méditerranéen entretient des contacts directs (la Grande-Bretagne) ou dont il a entendu parler par des intermédiaires (île découverte par les Phéniciens et île Basileia à l'Ouest, archipel de Panchaïe à l'Est). Mais l'inventaire est loin d'être complet, eu égard à l'absence surprenante d'îles